MISSIONS DU MACKENZIE

JOURNAL DU VOYAGE DE Mgr CLUT
AU TERRITOIRE D'ALASKA (ANCIENNE AMÉRIQUE RUSSE.)

Fort Youkon, 27 février 1873.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je crois vous être agréable et faire plaisir à tous mes frères en religion en vous communiquant le journal de mon voyage à Alaska. Je vous livre ces pages écrites à la hâte ; s'il s'y trouve quelque chose de nature à intéresser la Famille, veuillez leur donner une place dans nos annales. Quand elles vous parviendront, les détails qu'elles contiennent seront déjà un peu surannés ; mais ce n'est pas une raison pour ne pas les porter à la connaissance de nos Frères, si par ailleurs vous jugez qu'elles puissent les intéresser.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que, le 2 mai 1872, je recevais des lettres pressantes de trois de nos Pères de la province du Canada, qui m'engageaient fortement à envoyer des Missionnaires dans le territoire d'Alaska, ancienne Amérique russe. Dès ce moment je priai et fis prier beaucoup, pour que Dieu voulût bien m'éclairer sur ce que j'avais à faire pour cet immense pays, et c'est alors que je conçus le projet non-seulement d'y envoyer quelqu'un, mais encore d'y aller moi-même.

Le 11 juillet, après une mission de sept jours donnée à nos bons Montagnais de Saint-Joseph (grand lac des

Esclaves), comme tous les sauvages allaient s'éloigner, je partis aussi moi-même pour la Providence. Deux jeunes gens, un orphelin de dix ans et une petite orpheline de cinq ans, s'embarquèrent avec moi dans notre frêle pirogue d'écorce de bouleau. Les deux jeunes gens étaient deux garçons au service du P. GASCON. Outre le service qu'ils me rendaient, ils avaient pour mission de ramener à leur poste un esquif absolument nécessaire pour la pêche. Honoré Beaulieu, le plus âgé des deux, jeune homme intelligent et gai, était notre pilote; l'autre, Jean-Baptiste Smith, était un orphelin que j'avais adopté autrefois à la mission de la Nativité (Athabaska) et que j'avais confié, lors de leur passage, le 15 août 1867, aux Sœurs de charité. Cet orphelin, après avoir reçu une éducation suffisante pour sa condition, a été employé au service de nos missions, et par son dévouement et sa bonne conduite se montre digne des sacrifices qu'on a faits pour l'élever. Nicolas était un petit garçon que j'amenais à notre orphelinat de la Providence. Enfin je ne dois pas omettre la petite orpheline de cinq ans, dont on me fit présent au moment de mon départ; elle aussi trouve sa petite place dans le canot, et nous partons vers midi, après avoir fait nos adieux au P. GASCON et au P. DE KÉRANGUÉ. Le temps était beau, l'eau était calme, et nous pûmes aller droit au but, sans être obligés de suivre le contour de l'immense baie. Mais le 12, pendant que nous côtoyions la partie est du grand lac des Esclaves, nous voyons s'élever de gros nuages à l'aspect menaçant. Nous n'eûmes que le temps de prendre terre quand une furieuse tempête éclata : vent, grêle, tonnerre et pluie torrentielle, rien n'y manquait, et les eaux du lac se soulevaient comme une mer en furie. Heureux d'avoir échappé à ce danger, nous cherchons un abri pour la nuit. Le lendemain le vent soufflait encore avec fureur. Je me levai

vers les huit heures, et trouvai nos jeunes gens profondément endormis à l'abri d'un prélart, à côté de ma tente. Avant de se coucher, ils avaient allumé un grand feu qui brûlait encore; mais j'aperçus avec effroi qu'un énorme tison s'en était détaché et avait roulé jusqu'à leur oreiller, dont l'extrémité était déjà en feu. Je me hâtai de réveiller mes dormeurs, dont la stupéfaction fut grande en voyant qu'une partie de leurs habits était déjà devenue la proie des flammes. Mais, en relevant l'oreiller à demi consumé, je fus moi-même saisi d'horreur à la vue de la corne à poudre d'Honoré, dont le cordon était entièrement brûlé et dont l'extérieur se crispait déjà sous l'action du feu. Un moment plus tard, et nous sautions tous, car ma tente touchait à l'abri de nos jeunes gens.

Le 13 et le 14, vents contraires, nombreuses alertes et haltes forcées, dont les détails seraient trop longs à rapporter. Après mille dangers nous arrivons enfin à l'embouchure de la rivière au Foin : il était temps; chaque vague menaçait d'engloutir notre frêle barque, qui n'aurait pu résister plus longtemps à la fureur des vents et des flots; mais sainte Anne, patronne de cette mission, à qui je m'étais adressé, étendit sur nous sa puissante protection, et nous étions bientôt à genoux dans son sanctuaire pour la remercier de nous avoir sauvés d'un si grand péril. Quand je parle d'un sanctuaire, ne vous figurez pas une de vos églises de France : c'est tout simplement une pauvre maison en bois, bâtie il y a quelques années par le R. P. Gascon; mais nous nous estimerions heureux si nous pouvions en avoir d'aussi belles dans tous nos postes de mission.

Notre prière achevée, et après un moment de repos bien mérité, nous allions remonter la rivière pour aller au fort de la Compagnie, quand nous nous aperçûmes que notre canot, emporté par le vent, allait à la dérive

vers l'autre côté de la rivière, avec sa petite cargaison, c'est-à-dire nos couvertures, nos provisions de voyage et nos ustensiles de cuisine. Heureusement un métis, averti que des voyageurs avaient débarqué à la mission, eut la pensée qu'il pouvait s'y trouver un Missionnaire et s'empressa de venir lui souhaiter la bienvenue. Il prend Honoré dans sa pirogue et tous deux vont pour ramener notre canot, qui touchait déjà à l'autre rive, où il allait se briser.

Alors tous ensemble nous remontons jusqu'au fort, où le bruit de notre arrivée était déjà parvenu. On nous avait préparé un bon souper, c'est-à-dire un repas comme on peut en préparer dans ce pays sauvage, et auquel nous fîmes honneur, car nous étions tous affamés. Le soir même, je me mis à entendre les confessions de plusieurs catholiques et le lendemain, 15, je dis la messe pour Mgr Faraud, dont nous faisions la fête; il y eut quelques communions et une confirmation. La fête de saint Henri fut pour nous une fête chômée, car la violence du vent nous empêcha de continuer notre voyage. Cependant, vers minuit, le vent se calma, et nous en profitâmes aussitôt pour nous remettre en route. Au lever du soleil nous atteignîmes la Pointe de Roche, lieu de mauvais augure pour moi. Nous avions grand besoin de repos et de quelque nourriture; mais débarquer n'était pas chose facile. Les eaux du lac n'avaient pas eu le temps de s'apaiser, que déjà le vent recommençait à souffler avec violence, et les vagues se brisaient avec fracas sur les écueils de silex qui bordaient le rivage. Nous dûmes, Jean-Baptiste et moi, nous mettre à l'eau jusqu'à la ceinture pour retenir notre barque, pendant qu'Honoré portait à terre nos deux orphelins et toute notre petite cargaison.

Après quelques heures de repos, nous pûmes reprendre notre route et atteindre la pointe Desmaret, à l'entrée du

fleuve Mackenzie, où nous trouvâmes un camp de sauvages de la tribu des Esclaves. Je leur fis une instruction, baptisai deux enfants, et leur promis de leur envoyer chaque printemps un Missionnaire qui passerait avec eux deux ou trois semaines. J'espère que le P. Gascon, après avoir donné la mission à Saint-Joseph, pourra s'y rendre avec ses jeunes gens ; mais pour cela il lui faudra laisser la mission de Saint-Joseph sans personne pour y résider pendant son absence ; mais le manque de missionnaires ne permet pas de faire autrement.

Le R. P. de Kérangué avait passé à Sainte-Anne quelques jours avant moi ; il y avait rencontré presque tous les sauvages et avait baptisé dix enfants ; mais c'est tout ce qu'il put faire, car, voyageant sur les berges de la Compagnie, il ne pouvait s'arrêter que quelques instants. Le camp où nous étions arrivés et où je venais de baptiser deux enfants, appartenait à la mission de Sainte-Anne. Ils me disaient que sur la grande île il y avait un camp nombreux d'Esclaves ; je fis donc un petit détour pour les voir, et, de fait, une heure et demie après, nous arrivâmes au camp, où étaient réunis presque tous les sauvages de Sainte-Anne et de la Providence. Comme ces sauvages avaient vu peu de jours auparavant leurs missionnaires respectifs, et que d'ailleurs une bonne brise nous promettait de nous faire descendre rapidement le cours du Mackenzie, après leur avoir donné une heure, nous mîmes à la voile en faisant des vœux pour que le vent continuât à nous être favorable jusqu'à la Providence, dont nous étions encore bien éloignés. Notre prière fut exaucée, et quand vers le soir le vent tomba, nous étions arrivés à quelques kilomètres de la mission, au haut du rapide. Aussi arrivâmes-nous à l'improviste surprendre nos Pères et nos Frères, qui, pensant que je devais voyager par la berge du fort Raë, ne nous attendaient

que dans quelques jours. La suprise ne fit que redoubler la joie de tout le monde, et nos bonnes Sœurs de charité furent très-heureuses de recevoir les trois orphelins que je leur amenais; j'avais oublié de dire que j'avais fait à la rivière au Foin l'acquisition d'un petit orphelin de six à sept ans.

A mon passage à Saint-Joseph et à la Providence, j'ai reçu des lettres de nos Pères des différentes missions du Mackenzie. De Good-Hope, le R. P. Petitot m'écrivait en date du 2 juillet 1872 :

« ... Je n'ai de repos que la nuit, tant nos excellents enfants des bois me donnent de travail. Leur entrain est toujours le même. Grâce à Dieu, je n'ai qu'à me féliciter de leur zèle. J'ai entendu 600 confessions, donné la communion à 80 personnes, pour ce qui m'incombe seulement. Sur ce nombre 20 premières communions. J'ai fait 20 baptêmes, presque tous d'adultes, et béni 10 mariages... »

Je regrette de n'avoir pas le compte rendu des travaux du R. P. Séguin auprès des Peaux de lièvre de Good-Hope et des Loucheux du bas du fleuve Mackenzie. En passant à Good-Hope, j'ai appris que ce Père avait eu beaucoup de succès.

M. Lecorre m'écrivait en date du 1er juin, du grand lac d'Ours, mission de Sainte-Thérèse : « .... Le principal résultat de la mission a été 67 baptêmes, dont 49 d'adultes, et 22 mariages. » Dieu merci, il n'y a plus que quatre ou cinq sauvages non baptisés à Sainte-Thérèse.

A notre mission du Saint-Cœur de Marie (fort Norman) sur le fleuve Mackenzie, M. Lecorre a moins bien réussi. Le ministre protestant du fort Simpson s'y était rendu avant lui, avec force présents. Cependant il n'a eu pour lui que les plus mauvais sauvages. Nous finirons néanmoins par perdre entièrement ce poste, si nous ne rece-

vons pas de renforts, car le ministre a toute facilité de s'y rendre et dispose de moyens qui nous manquent.

Le R. P. de Kérangué a été satisfait de sa mission de Saint-Raphaël. Le R. P. Laity m'écrivait d'Athabaska en date du 29 juillet 1872 : « ... J'ai fait une mission assez laborieuse, mais aussi fructueuse. Rarement Athabaska a vu tant de sauvages réunis ; il y en avait de tous les côtés, mais surtout des terres des Caribous. Plusieurs de ces sauvages voyaient le prêtre pour la première fois. Voici le résumé de mes travaux ce printemps : 52 baptêmes, 11 mariages, 112 communions, 1 abjuration de protestant. »

Disons maintenant quelques mots des principaux événements qui se sont passés pendant mon court séjour à la Providence. D'abord ce fut l'arrivée du R. P. Roure, du fort Raë. D'après mes ordres, il nous amenait encore un gentil petit orphelin de cinq ans. Il m'annonçait qu'après mon départ de Saint-Michel, il avait eu encore une foule de confessions à entendre ; puis une nouvelle première communion de cinq Indiens ; enfin les bons Flancs de chien, dont je l'ai chargé, lui ont donné beaucoup de consolation ; il le mérite bien, car il les aime comme une mère aime ses enfants. Afin qu'il puisse encore mieux les instruire, j'ai tout arrangé pour que ce jeune Père puisse demeurer la plus grande partie de l'année à la mission de Saint-Michel. Il n'aura pour tout serviteur qu'un de nos écoliers âgé de quinze ans, sorti de l'école de la Providence pour le servir : c'est Boniface Laferté.

Le 15 août fut solennisé avec plus de pompe que d'habitude ; car, outre la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, c'était l'anniversaire de ma consécration épiscopale. Comme à cette époque il est très-rare que je ne sois pas en voyage, on voulut me faire une fête splendide. Par les soins des sœurs, la chapelle fut décorée avec tout

le luxe possible... Je n'avais que peu de temps à passer dans ma résidence épiscopale, et déjà mon séjour touchait à son terme. Le 26 août, la première brigade des berges du Mackenzie arrivait de retour du portage Laloche. Par elle je recevais, outre les denrées les plus nécessaires à nos chères missions, ma correspondance du sud et d'outre-mer. Je me hâtai d'en prendre connaissance afin de pouvoir répondre avant mon départ. En effet, entre le 26 et le 29, jour de l'arrivée de la seconde brigade, j'eus le temps d'écrire une vingtaine de lettres, prévoyant que je ne pourrais le faire pendant tout le cours de l'hiver. Ces lettres, écrites à la fin d'août, ne partiront probablement qu'au mois de décembre, à moins qu'il ne se présente une occasion extraordinaire.

La brigade arrivée le 29 août nous amena, avec le P. Ladet, la Révérende Mère Lapointe, qui revenait du Canada, sa patrie et la patrie de ses sœurs. Elle en amenait deux nouvelles, pour remplacer une des anciennes qui est toujours malade, et pour soulager toutes les autres, qui sont accablées par le travail.

Comme, après la guerre désastreuse avec la Prusse, suivie de la guerre civile, nous recevions de bien mauvaises nouvelles de France, Mgr Faraud et moi avions cru prudent de renvoyer un certain nombre d'enfants de notre école de la Providence. Mais la Mère Lapointe, craignant de perdre ses chers orphelins, résolut d'aller faire un appel à la générosité de ses compatriotes. Cet appel fut entendu. Déjà nous avions disposé de cinq ou six enfants que nous avions placés de notre mieux ; nous nous attendions à être réduits à renvoyer la plupart des autres, lorsque l'arrivée de la Mère, qui avait réussi dans son entreprise, et aussi les bonnes nouvelles que nous reçûmes sur l'état des ressources de la Propagation de la foi, nous rendirent le courage. Nous avons pu conserver tous les

enfants qui restaient encore dans l'école et dans l'orphelinat. Je dois même avouer qu'avant le retour de la Mère je m'étais déjà reproché mon manque de confiance en la Providence en ces temps mauvais : j'eus honte de moi-même, et, pour réparer ma faute, j'avais déjà adopté quatre autres petits enfants. De son côté, la Mère en avait amené trois avec elle ; nous allions donc avoir plus de trente enfants, chiffre qui dépasse celui des années précédentes.

Le R. P. VANDENBERGHE, qui m'avait pressé d'envoyer des Missionnaires à Youkon, avait écrit également à ce sujet à Mgr FARAUD, qui, à mon avis, ne pouvait manquer de prendre la chose au sérieux. Les Pères que j'avais pu consulter étaient unanimes pour me conseiller d'envoyer des Missionnaires et même d'entreprendre moi-même ce voyage ; j'attendais donc avec impatience une lettre de Mgr FARAUD ; elle vint enfin, sinon me tirer d'embarras, au moins me donner une direction et m'aider à prendre une détermination. Le choix du sujet que j'emmènerais avec moi présentait bien des difficultés : il fallait pour cela un ensemble de qualités extraordinaires. Il y a dix ans, le P. SÉGUIN avait déjà poussé jusqu'à Youkon, où il passa un hiver ; mais, malgré son zèle et son courage, il y rencontra des difficultés telles, que Mgr GRANDIN jugea à propos de remettre cette entreprise à un temps plus favorable. Le pauvre Père SÉGUIN ne put rien faire auprès des sauvages ; il avait été prévenu par le ministre protestant, qui avait déjà réussi à répandre ses erreurs dans ces parages, favorisé qu'il était par la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui ne voulait pas voir les catholiques s'établir à Youkon. Après avoir beaucoup prié et beaucoup réfléchi, je me décidai à prendre pour compagnon de voyage M. Lecorre, jeune prêtre très-zélé et plein d'aptitude pour les langues indiennes, qui désire se faire

Oblat et qui n'attend pour cela que la possibilité de faire son noviciat. J'avais la réponse de Mgr FARAUD ; il me disait en substance : « Le projet du R. P. VANDENBERGHE est excellent ; mais pouvons-nous l'exécuter ? Où trouver quelqu'un pour l'y envoyer ? Si vous croyez pouvoir le faire, faites-le ; je vous approuverai. » Après avoir lu cette lettre, qui semblait de nature à faire cesser toutes mes hésitations, je me trouvai plus indécis que jamais. Il est vrai, mon plan était déjà arrêté, je brûlais du désir de faire ce voyage, j'avais l'approbation de Mgr FARAUD ; mais pouvais-je prendre un seul sujet aux missions du Mackenzie dont nous étions chargés, sans leur faire un grand tort, pour l'envoyer à Youkon, dont la responsabilité ne pesait pas directement sur nous ? Nous étions déjà au 27 août, et je n'étais rien moins que décidé sur le parti à prendre. Ce jour-là, avant de monter au saint autel, je recommandai aux Sœurs et aux enfants de l'école de prier d'une manière toute spéciale à mon intention ; moi-même j'offris le saint sacrifice dans l'intention d'obtenir de Dieu qu'il voulût bien m'éclairer sur le parti que j'avais à prendre pour sa plus grande gloire.

En commençant la messe, l'émotion s'empara de moi ; je pleurai tout le temps, sans pouvoir maîtriser mon émotion. La messe achevée, mon parti était pris ; j'étais décidé à partir et à emmener avec moi M. Lecorre. Je me trouvai très-calme, et bien décidé, coûte que coûte, à aller en avant. Le 29, n'étant pas encore prêt au départ des bateaux, je préférai attendre au lendemain matin et partir pour Good-Hope sur un léger esquif.

Le 30, fête de sainte Rose de Lima, patronne de l'Amérique, je fis mes adieux à tous les nôtres, sans pouvoir leur dire quand on pouvait espérer mon retour. En mon absence, je laissais comme administrateur du Vicariat le R. P. GROUARD, qui était malade : aussi que j'étais ému et

inquiet en le quittant! Je me demandais si je reverrais jamais ce Père si aimé et si estimé, à qui il ne manque, pour être un Missionnaire parfait, qu'une santé meilleure. Enfin nous montons sur notre esquif; nos deux jeunes gens, Alexandre et Jouby, rament, et moi je fais les fonctions de pilote ; nous voguons légèrement, car, jusqu'au fort Simpson, nous étions favorisés par le vent et le courant. Vers neuf heures et demie du soir, j'étais déjà couché, laissant l'esquif aller au gré du courant, quand mes jeunes gens m'appellent et m'engagent à aborder un camp de sauvages. Je me laissai persuader ; mais j'eus lieu de me repentir d'avoir consenti à ce retard, comme vous allez en juger par la suite de ce récit. Les sauvages de ce camp, gens crédules, se mirent à nous raconter qu'il y avait un peu plus bas, dans le courant, une baleine qui cherchait à dévorer les passants ; que, pour leur part, ils avaient eu bien du mal à s'en défendre, etc. J'eus beau dire, il me fut impossible de leur arracher cette sotte croyance. Nos jeunes gens tremblaient de peur; mais je pressai le départ et il fallut obéir. Seulement ils s'obstinèrent à éviter le milieu du courant, et longèrent toujours la rive droite, exposant ainsi notre esquif à toutes sortes de dangers réels pour éviter un danger chimérique. Deux fois mes peureux, me croyant endormi, poussèrent l'esquif à terre, mais je les fis repartir aussitôt. Enfin, voyant que la peur les dominait tout à fait, je leur permis de s'arrêter jusqu'aux premiers rayons du jour.

Rien de saillant ne s'est passé jusqu'à notre arrivée au fort Simpson. Jouby a eu beaucoup de plaisir ; il a tué de nombreux canards sur le fleuve, tandis qu'Alexandre a tiré plus de vingt coups sans en blesser un seul. Il faut dire, à sa décharge, que son fusil ne valait absolument rien. Enfin, le 1er septembre, nous arrivions au fort dans l'après-midi. Nous nous étions flattés d'arriver à temps

pour y célébrer la sainte messe, car c'était un dimanche; mais nous avions contre nous le vent et le courant, et, malgré tous nos efforts, nous arrivâmes trop tard. Le P. DE KÉRANGUÉ était déjà arrivé sur les bateaux. Aussitôt qu'il me vit venir, il se mit à la tête de la population catholique, qui s'assembla sur la rive pour recevoir ma bénédiction à genoux, sans respect humain, en présence des protestants, dont plusieurs vinrent ensuite me saluer. Je fus heureux d'apprendre alors que M. Hardisty, chef du district, avait eu la bonté de faire préparer une maison, où je me trouvai chez moi.

Le 2 septembre, je donnai la confirmation à six personnes, je fis trois baptêmes d'adultes, bénis deux mariages et reçus l'abjuration d'un protestant. Comme les barques du bas Mackenzie s'arrêtent quelque temps au fort Simpson, je crus devoir prendre les devants monté sur mon esquif. Je me réservai ainsi le temps de voir le P. SÉGUIN et le P. PETITOT, que je tenais à consulter sur ce voyage. Le 3 septembre, je me mets donc en route, aidé par deux rameurs que M. Hardisty avait, avec sa bonté ordinaire, mis à ma disposition. Après nous venait un esquif de la Compagnie, monté par trois hommes. Nous avions le vent debout, qui nous contraria jusqu'au confluent de la rivière Peel, presque jusqu'à l'océan Glacial. Nous avancions depuis quelque temps, en tenant toujours le milieu du fleuve, lorsque nous aperçûmes devant nous les signes d'un orage prochain; déjà les eaux du fleuve avaient pris une teinte noirâtre. Vite nous dirigeons notre esquif vers la rive, pour y chercher un abri. Mais nous en étions éloignés d'au moins 2 kilomètres, et l'orage fondit sur nous avant qu'il nous fût possible d'y arriver. C'était un vent violent, accompagné d'abord de pluies torrentielles, puis de grêles qui nous meurtrissaient les mains et le visage. Dans quelques instants nous étions

trempés jusqu'aux os. A peine étions-nous à terre, que l'orage avait cessé; cependant je fis allumer un bon feu pour nous sécher, et nous pûmes nous réconforter en buvant une tasse de thé. Entre le fort Simpson et le fort Norman je rencontrai quatre camps d'Indiens, où je fis six baptêmes d'enfants. Dans le dernier camp, il n'y avait que des hommes appartenant à la tribu des Montagnards, ou habitants des montagnes Rocheuses. Je les invitai à se rendre au fort Norman, où ils trouveraient probablement un missionnaire. J'y arrivai le jour même, et j'eus le bonheur d'y rencontrer M. Lecorre, ce zélé et courageux Missionnaire que j'avais résolu de prendre pour compagnon dans mon voyage au territoire d'Alaska. Il faisait déjà presque nuit, cependant je le reconnus; mais lui, qui était loin d'attendre l'arrivée de son Evêque, se demandait qui pouvaient être ces nouveaux arrivants. Je lui criai : « Eh bien, vous ne descendez pas? » Il reconnut aussitôt le son de ma voix et, d'un seul bond, il se précipitait dans mes bras. Ces rencontres sont des moments pleins de délices pour le cœur du pauvre Missionnaire. Pendant que nous prenions ensemble notre frugal repas, et après nous être communiqué réciproquement quelques nouvelles, je lui découvris le but de mon voyage, et le choix que j'avais fait de lui pour être le premier missionnaire de Youkon. Je ne lui dissimulai pas qu'il aurait beaucoup à souffrir pendant ce voyage, qu'il fallait traverser les montagnes Rocheuses au milieu de dangers et de souffrances sans nombre; et que dans sa nouvelle mission il serait exposé à rester des années entières tout seul, sans pouvoir même se confesser, puisqu'il serait à 1 000 lieues du prêtre le plus rapproché. J'ajoutai que, dans ces circonstances, je ne pouvais songer à lui intimer un ordre, et que par conséquent il pouvait, s'il le voulait, rester à son poste actuel. Ce zélé Missionnaire n'hésita

pas un moment : il connaissait le zèle et le courage de nos deux Pères de Good-Hope, qui auraient aussitôt accepté mon offre; il voulait être digne d'être lui-même Oblat un jour, et me pria en grâce de ne pas changer ma résolution et de l'emmener avec moi. Nous passâmes ensemble deux ou trois heures des plus heureuses; puis, voulant profiter du vent qui me semblait favorable, je partis. Il devait me rejoindre plus tard par les bateaux, et, en attendant, il devait s'occuper à instruire les Montagnards que je lui avais adressés, et qui, en effet, ne tardèrent pas à arriver. Il me donna, pour m'accompagner, son propre serviteur, Silvain, pour remplacer mon pauvre Alexandre, qui était malade. Nous voilà donc partis; mais le vent, au lieu de nous être favorable, comme je l'avais espéré, nous contraria au contraire beaucoup. Durant une nuit sombre, nous fûmes ballottés en tous sens et, au point du jour, il s'éleva un vent si violent, qu'il nous fut impossible d'avancer; nous dûmes prendre terre. Ainsi se passèrent le samedi et le dimanche. Oh! que je regrettais de n'être pas auprès de mon Missionnaire! Enfin, le dimanche soir, voyant que le vent se calmait un peu, nous voulûmes nous remettre en route et gagner au moins la rive gauche, où nous serions mieux abrités. Mais à peine étions-nous au large sur l'immense fleuve, que nous nous repentions déjà de nous être aventurés sur ses vagues écumantes qui envahissaient notre frêle barque et menaçaient de nous engloutir. Que cette traversée me parut longue! Enfin nous sortîmes encore sains et saufs de ce grand danger. Pendant deux heures encore nos rameurs travaillèrent avec vigueur; puis, le temps se calmant peu à peu, nous pûmes nous laisser aller au gré du courant, et prendre un peu de sommeil roulés dans nos couvertures. A notre réveil, des brouillards nous enveloppaient, nous ne pouvions apercevoir les rives, ni par conséquent

la direction du courant ; un îlot de sable nous permit enfin de voir la direction que nous suivions. Vers dix heures du matin le vent dissipa les brouillards, mais il nous fit payer ce service en nous contrariant jusqu'à notre arrivée à Good-Hope, le 10 septembre, à cinq heures du soir. De loin nous apercevions sur la côte élevée en face de la mission, ainsi que devant le fort, beaucoup de monde que la curiosité avait attiré. On était dans l'attente des barques, mais que signifiaient ces deux esquifs? On était saisi d'une crainte vague de quelque catastrophe, lorsque, apercevant le P. Séguin, le P. Petitot et le F. Kearney, je leur criai : « Croyez-vous aux revenants, mes chers amis ? » Aussitôt ils se précipitèrent vers moi. Cette visite à Good-Hope fut d'autant plus agréable, qu'elle était inattendue. Aussitôt que nous fûmes libres de nous entretenir ensemble, je leur fis part de mes projets. Comme ils étaient les Pères les plus rapprochés du Youkon, qu'ils avaient visité, et où le P. Séguin avait même passé un hiver, je ne pouvais mieux m'adresser pour avoir d'utiles renseignements. Ainsi tous deux étaient d'avis qu'au lieu de passer l'hiver avec eux, comme on me l'avait conseillé, je devais au contraire continuer mon voyage et pousser aussi loin que possible. Je suivis leur conseil, mais je fus ferme dans ma résolution de prendre pour compagnon M. Lecorre, malgré le vif désir de nos Pères de se dévouer à une mission si pénible.

Les barques de la Compagnie arrivèrent, deux le 13 au soir et l'autre le 14 de grand matin. M. Lecorre était sur la première.

La nuit se passa en préparatifs de voyage. Les deux barques de Peel's River se préparaient à partir. J'envoyai le R. P. Petitot y demander place pour M. Lecorre et pour moi ; mais on lui répondit qu'il n'y avait point de place pour nous. Je fus obligé d'aller moi-même voir les

deux commis de Peel's River et de la maison Lapierre, auxquels je présentai une excellente lettre de recommandation, contenant des ordres formels en ma faveur pour les employés des postes du bas Mackenzie. Je m'étais muni de cette pièce, sachant bien que sans cela le fanatisme protestant m'eût suscité mille obstacles dans ces parages. Les ordres étaient tels, que les commis n'eurent rien à répliquer, si ce n'est que leurs barques étaient encombrées, ce qui était assez vrai.

Enfin le 14 septembre, fête de la Sainte Croix, je dis la messe pour la réussite de notre voyage, et vers dix heures je me dirigeai vers les barques, escorté des Pères, du F. KEARNEY et de toute la population. Du haut de la côte, le P. PETITOT avait remarqué que la barque dans laquelle nous devions prendre nos places avait son petit pont entièrement envahi par les couvertures des commis et d'un ministre protestant, le fameux M. Bompas. Sans nous déconcerter de cette impolitesse, nous nous fîmes place et nous nous installâmes dans un coin. Cependant M. Gaudet, excellent catholique, chargé du poste de Good-Hope, pensant que nous serions mal à l'aise avec de pareils compagnons, nous invita à prendre place dans un beau canot d'écorce qu'il envoyait à Peel's River. Les deux hommes de M. Gaudet et nos deux serviteurs, Silvain et Jean, formaient un équipage qui nous permettait de suivre les barges. Nous avions encore à descendre le fleuve Mackenzie jusqu'au delà du 68e degré, c'est-à-dire 1 degré et demi au delà du cercle polaire. Le vent du nord persiste à s'opposer à notre marche et nous menace d'un hiver prochain ; déjà le 15 septembre nous voyions avec inquiétude la glace se former autour des rames, la neige tombait fine et abondante. Le 16, il faisait déjà nuit quand nous prîmes terre près de deux loges de Loucheux catholiques. Les loges des Loucheux sont

plus pauvres que celles des Montagnais, dont elles diffèrent aussi par la forme. Le 17, nous mîmes pied à terre à Tchiga-Tchiga, ou petite rivière Rouge, où le P. Séguin avait bâti de ses mains une petite chapelle pour y réunir chaque été les Loucheux catholiques. Le village se compose de trois grandes loges : les sauvages sont tous catholiques ; ils nous firent un accueil empressé et nous prodiguèrent des témoignages d'affection. C'est la persécution qu'on lui faisait souffrir au fort Peel's River qui décida le P. Séguin à bâtir en ce lieu une chapelle où ses enfants catholiques pussent venir prier sans respect humain et sans encourir la disgrâce du maître du poste et de sa vilaine femme, sans lesquels ils ne peuvent se procurer ni poudre, ni plomb, ni aucune des denrées nécessaires dans ces parages. Plus de la moitié des Indiens de Peel's River sont catholiques, et chaque été ils viennent ici au rendez-vous que leur donne le P. Séguin. Ici ils peuvent librement suivre les instructions et s'approcher des sacrements.

A midi, nous arrivons à la pointe Séparation, formée par le confluent des rivières Peel et Mackenzie. Je n'avais jamais encore avancé si loin vers le nord ; mais deux de nos Pères étaient allés bien au delà pour visiter les Esquimaux. Cette pointe Séparation fut autrefois le théâtre d'un horrible carnage. Les pauvres Esquimaux y furent les victimes d'un infâme guet-apens de la part des Loucheux, qui les invitèrent à venir, sans armes, prendre part à leurs fêtes. Eux aussi prétendaient être sans armes ; mais ils les avaient cachées, et quand les Esquimaux se présentèrent, ils les massacrèrent sans pitié. Avant l'arrivée des Missionnaires, ces deux tribus étaient toujours en guerre. Les Loucheux, ayant obtenu des armes des Européens, ont eu le dessus jusqu'ici ; mais nous venons d'apprendre que les Esquimaux, dont les

côtés sont fréquentées par les baleiniers, ont obtenu de ceux-ci des armes supérieures à celles des Loucheux, et se proposent de venir les attaquer l'été prochain. Comme les Esquimaux sont braves et animés d'un esprit de vengeance, je crains fort qu'ils ne mettent leur projet à exécution par la complète destruction des Loucheux.

En doublant la pointe Séparation, nous rencontrâmes une loge d'Esquimaux qui abritait huit personnes. Désirant se rendre au fort Peel's-River, ils se mirent en mesure de nous suivre. Bientôt après, nous vîmes venir trois *kayoks* et un *oumiak*. Le kayok est un petit canot très-léger pour une seule personne. Il est recouvert et n'a qu'une ouverture dans le milieu, où se place l'Esquimau. S'il doit affronter les vagues de la mer, il ferme hermétiquement cette ouverture autour de son corps, et, ainsi casé, il ne craint rien. Les flots peuvent lui passer pardessus la tête et même faire chavirer son kayok ; mais l'eau n'y peut pénétrer, et il s'en met peu en peine. Les oumiaks que j'ai vus ont la forme d'un esquif; ils ont une charpente en bois, revêtue de peaux imperméables, comme les kayoks, et ce sont les femmes qui les font avancer à force de rames, tandis que l'homme, dans son kayok léger, avance sans effort et comme en se jouant. Quand même les hommes se trouveraient dans un oumiak, ils se garderaient bien de ramer ; c'est toujours l'affaire des femmes. M. Lecorre et moi, nous fîmes une minutieuse inspection de tout ce que possèdent les Esquimaux, parce que c'était pour la première fois que nous nous trouvions en rapport avec eux. Leur loge d'été est faite de peaux de caribou. Elle ressemble assez à celle des Montagnais, sauf qu'elle n'a pas d'ouverture par le haut. Elle est vite montée; car ils traînent dans leur oumiak une dizaine de perches réunies par une extrémité ; ils n'ont qu'à les écarter en cercle par le bas et à jeter

par dessus le revêtement en peaux, et voilà leur demeure préparée, au moins quant à l'extérieur ; mais l'intérieur demande plus de soin. Quoiqu'ils ne dussent passer qu'une seule nuit avec nous sur les bords de la rivière Peel, tout y fut soigneusement préparé. Les femmes commencèrent par joncher le sol d'une couche de mousse et de foin, sur laquelle elles placèrent des peaux ; puis elles étendirent des nattes pour chaque famille. La loge était éclairée par deux lampes à l'huile de baleine. La cuisine se faisait dehors à côté de la loge. Ils ont une espèce de trépied en bois, qu'ils portent toujours avec eux pour y attacher les crémaillères auxquelles ils suspendent les chaudières sur le feu. J'eus la curiosité d'entrer dans la loge, mais je n'y pus rester que quelques minutes : il s'en exhalait une odeur qui fut sur le point de m'asphyxier. Le lendemain, pendant que nous déjeunions, leur oumiak vint prendre terre à une petite distance de notre canot, ce qui nous valut, en guise de dessert, un spectacle aussi nouveau que peu ragoûtant, celui d'une jeune *dame* esquimaude croquant ses poux en cérémonie, en notre présence et en présence d'une trentaine de jeunes gens. Elle prend la robe de poil dont elle était revêtue et, armée d'une spatule, elle la frappe d'une main pour en faire bondir la vermine, qu'elle saisit de l'autre main et porte avidement à sa bouche. Chaque coup de spatule amenait plusieurs de ces insectes parasites, et la cérémonie dura fort longtemps.

Vers les trois heures du soir nous arrivâmes au fort de Peel's-River, appelé autrefois *Macpherson*. Il était temps ; notre canot d'écorce, qui avait touché plusieurs fois, faisait eau de toute part. Nous arrivâmes pour essuyer un affront devant tous les sauvages réunis. Pas un des trois officiers de la compagnie ne nous invita à entrer dans le fort, tandis que le révérend Bompas était reçu par un

nommé Mac Donald, qui portait le titre de maître d'école, mais faisait les fonctions de ministre. Pour nous, nous fûmes obligés de dresser notre tente au dehors du fort, pour nous abriter contre la neige qui commençait à tomber. Au fond, nous étions mieux sous notre pauvre tente que dans la maison confortable de gens qui nous haïssent. Cependant le chef du poste nous a toujours invités à sa table, à laquelle étaient aussi et ministre et magister. Des raisons de convenance, ou plutôt de nécessité, nous ont fait accepter. Heureusement que nous ne sommes restés que deux jours au fort de Peel's-River. Matin et soir nous réunissions les sauvages catholiques de Tchiga-Tchiga qui avaient suivi les bateaux. La sainte Messe, la récitation des prières, le chant des cantiques en leur langue, remplissaient bien le temps de ces réunions. Ces Loucheux sont tous des environs de Peel's-River; cependant j'eus le bonheur de baptiser une jeune femme, déjà instruite par une excellente catholique loucheuse de Good-Hope. Une autre bande d'Esquimaux, à peu près égale en nombre à celle dont j'ai parlé plus haut, arriva pendant notre séjour au fort. Souvent ces chers sauvages venaient nous voir dans notre tente, et nous avions le regret de ne pouvoir parler leur langue. Quatre dames esquimaudes, accompagnées de leurs maris, voulurent aussi nous donner un spécimen de leur chant et de leur danse, si l'on peut appeler *danse* un exercice où les pieds et les jambes sont presque immobiles. Les mains et le buste font tous les mouvements. Leur chant est plus varié que celui des autres sauvages que je connais, et leurs voix sont plus belles. M. Lecorre et moi, nous avons fait l'acquisition d'une paire de bottes esquimaudes, qui nous furent extrêmement utiles pour traverser les montagnes Rocheuses. Nous eussions désiré en acheter des neuves; mais, comme il n'y en avait pas, nous dûmes nous contenter d'en acheter qui avaient

déjà été portées. Je devins acquéreur des bottes de la plus belle dame du camp, moyennant un chapelet et trois torquettes de tabac. Elle tenait beaucoup à avoir un chapelet, et me fit savoir par interprète qu'un Père lui en avait autrefois donné un qu'elle portait toujours à son cou, mais qu'il s'était brisé. Elle et son mari semblaient bien disposés en faveur de notre sainte religion. Cette femme avait les traits parfaitement réguliers et le visage doux et modeste : habillée en Européenne, elle n'eût pas été déplacée dans un cercle de dames de nos pays civilisés.

En général, j'ai trouvé les Esquimaux que j'ai vus plus beaux de figure que les autres sauvages ; ils ont aussi le teint moins cuivré. Je les croyais de petite taille ; ils sont, au contraire, d'une belle stature ; l'un d'eux était même un véritable géant. On me les avait représentés comme farouches, voleurs, insociables : les rapports fréquents que j'ai eus avec eux ont changé mes idées à leur égard et me les ont fait aimer. J'ignore comment ils se conduiraient envers un Missionnaire qui irait seul s'établir parmi eux ; mais, dans toutes les circonstances où je me suis trouvé avec eux, je les ai trouvés au moins aussi aimables que les autres tribus sauvages du Mackenzie. Volontiers je me dévouerais à leur conversion. Que n'ai-je au moins deux ou trois Missionnaires qu'il me fût possible de consacrer à l'œuvre de leur conversion ! Les ministres de Peel's-River, qui les voient de temps en temps, vont les gagner au protestantisme, d'autant plus qu'ils ont pour interprète un jeune Esquimau que le R. P. Petitot avait avec lui pendant quelque temps à Good-Hope. M. Bompas a déjà visité les Esquimaux de la mer, et pendant notre séjour au fort il a visité deux ou trois fois ceux qui s'y trouvaient. Ces sauvages ne sont pas plus que nos peuples civilisés exempts de vanité. Ainsi les hommes se percent le bas des joues de part en part, et introduisent

dans chaque joue, en guise de bijou, une agate qu'ils taillent eux-mêmes, et qui se trouve comme agrafée dans l'intérieur de la bouche. Ils portent habituellement cette parure; mais, s'ils restent longtemps sans la porter, les chairs se referment et ne laissent plus voir qu'une cicatrice, comme j'ai pu le constater chez quelques-uns. Cette agate, du reste, s'enlève avec une facilité merveilleuse : d'un tour de langue, ils la font tomber dans la bouche, puis la prennent dans la main, et vous la font admirer; ils la replacent avec la même facilité, en l'introduisant dans la bouche et en la fixant à sa place par un simple mouvement de la langue. Ce prétendu ornement, qu'ils payent quelquefois très-cher, ne fait que les défigurer. Il fait gonfler la mâchoire inférieure d'une manière disgracieuse, et quand on l'ôte, la salive s'écoule par ces orifices contre nature.

Les Esquimaux, comme les Loucheux avant leur conversion, avaient l'habitude de se percer le nez pour y suspendre quelque breloque d'os ou de métal; il faut croire qu'ils ont renoncé à ce genre d'ornement, car j'ai vu chez eux beaucoup de nez percés, mais point de pendants. Chez les Esquimaux, les femmes comme les hommes portent des pendants d'oreille en verroterie; elles ont de plus l'habitude de se tatouer le menton en lignes obliques, ce que faisaient aussi les Loucheuses avant leur conversion.

Le 21 septembre, nous recommandant à l'apôtre saint Matthieu, dont nous faisions la fête, nous reprîmes notre voyage. Le chef de poste de Peel's-River nous avait fourni des provisions et avait engagé trois Loucheux catholiques pour aider nos deux serviteurs à transporter notre chapelle et les objets indispensables pour le voyage. Une berge reçut la caravane de voyageurs, qu'elle transporta à environ 3 kilomètres en amont de la rivière Peel, où

elle les déposa sur la rive gauche. La caravane consistait en vingt et une personnes, dont neuf étaient à notre service. C'étaient des jeunes gens, dont chacun devait porter un fardeau de 40 livres, ce qui n'est pas peu de chose, à cause des difficultés du chemin : pour moi, je portais mon sac de voyage contenant mes livres et quelques petits objets du poids de 10 livres environ. Ce mince bagage me donna cependant tant d'embarras, et j'en fus tellement harassé, que je me suis bien promis de ne plus me charger de quoi que ce soit, si j'avais à passer par le même endroit ; et je conseille à ceux de nos Missionnaires qui auraient à faire le même trajet, de se contenter du transport de leur propre personne, ce qui est déjà trop difficile.

A la fin de la première journée, nous campâmes sur la lisière d'un bois de saules rabougris, et on nous fit observer que nous touchions aux limites de ce genre de végétation et que nous ne rencontrerions plus de bois. Nous avions fait cette première étape en suivant un sentier affreux. Il nous fallait patauger successivement dans la neige, l'eau ou la boue, sans que notre pied pût jamais rencontrer un point d'appui solide. Arrivé au campement, je fis observer que nous venions de faire un bien mauvais chemin ; mais c'est, me répondit-on, la meilleure partie du chemin entre la rivière Peel et la Maison-la-Pierre.

Le dimanche 22, nous récitâmes notre chapelet avec nos cinq catholiques avant de nous mettre en route ; mais nos pauvres protestants ne firent aucun exercice religieux. Nous commençâmes notre marche à travers une série de collines marécageuses. Du reste, je le dis une fois pour toutes, cet immense pays n'a été pour nous qu'un immense marécage, dans lequel nous avons pataugé, en nous efforçant de mettre le pied çà et là sur

des touffes d'herbe, de bruyère ou de mousse qui n'offrent qu'une apparence trompeuse de solidité et vous laissent pénétrer profondément dans la boue.

Le second jour nous nous arrêtons dès neuf heures du matin pour faire notre dîner, parce que nous avons rencontré quelques broussailles qui permettaient de faire du feu; nous ne devions plus en rencontrer plus tard. Après ce dîner anticipé, nous nous remettons en marche, ayant toujours devant nous les grandes chaînes de montagnes, qui semblent fuir à mesure que nous avançons. Avant d'arriver à la rivière aux Clous, où nous devions camper, nous fûmes obligés de faire halte cinq fois. Nos métis canadiens appellent ces haltes des *pipes ;* dans leur vocabulaire une pipe équivaut à une distance variant de 3 à 6 milles, d'après les difficultés du chemin. Mon cher compagnon, qui était déjà indisposé à son départ de Good-Hope, se trouva extrêmement fatigué à son arrivée au campement. Un moment j'ai cru qu'il lui serait impossible d'effectuer l'ascension des montagnes que nous allions commencer tout de bon. Cependant, grâce à Dieu et à son courage, il en vint à bout; mais que d'actes de résignation et d'amour de Dieu il dut faire pendant ce pénible trajet! Quelle épreuve aussi pour moi de voir mon excellent Missionnaire exténué de fatigue, multipliant les haltes à cause de sa faiblesse, et s'attardant malgré ses courageux efforts! C'était à m'arracher le cœur! A mesure que nous avancions, la neige, qui d'abord couvrait à peine la surface de la terre, devenait plus profonde et opposait un nouvel obstacle à notre marche. Les deux premières grandes chaînes que nous traversâmes étaient tellement couvertes de neige, qu'il nous eût fallu des raquettes; un vent froid et violent nous fouettait le visage, et quand, arrivés en haut, nous marchions dans la gorge qui nous donnait passage, le vent était si fort, que plusieurs fois il

nous força à reculer et renversa nos pauvres porteurs avec leurs fardeaux. Nous ne pûmes même pas jouir du spectacle grandiose qu'offrent ces montagnes élevées, car un brouillard épais nous empêchait de voir au loin. C'étaient les deux chaînes les plus élevées, et après les avoir franchies, nous pouvions nous regarder comme étant sur le versant de l'océan Pacifique. Nous aurons encore à traverser une infinité de montagnes, de collines et de ravins avec leur accompagnement inévitable de marais, de torrents et de petites rivières qu'il faut passer à gué au milieu de glaçons flottants, puis l'on continue la route sans pouvoir jamais sécher ses habits. Une fois cependant M. Lecorre eut le bonheur, après être tombé dans un torrent qu'il voulait franchir, de pouvoir faire halte, dîner et se sécher à un beau feu de saule. Durant la nuit du lundi au mardi, une pluie fine et continue arrosa nos couvertures, ce qui les rendait plus lourdes à porter ; mais ni la pluie, ni l'empreinte toute récente laissée par les loups ne purent nous empêcher de dormir d'un profond sommeil.

Le mardi 24 nous eûmes trois montagnes à traverser ; cependant nous campâmes à trois heures de l'après-midi, pour reposer certains voyageurs qui n'en pouvaient plus, et pour laisser à d'autres le temps de chasser de grands troupeaux de rennes qui défilaient devant nous, et dont trois des plus gras restèrent entre nos mains et nous procurèrent une excellente nourriture. Dans ce campement, nous reçûmes la visite de trois Loucheux de la Maison-la-Pierre, qui allaient au-devant de la caravane de la Compagnie. Ce fut pour nous une bonne fortune, car non-seulement nous pûmes acheter un canot, mais encore nous procurer un guide pour nous conduire à Youkon.

Le 25, épuisés de fatigue comme nous étions, nous marchions cependant avec courage, persuadés qu'il nous

serait possible de nous rendre à Youkon en automne, et de gagner ainsi un temps précieux. Je pourrais vous faire la description du Gros-Nez, montagne très-élevée, dont une arête que nous suivons descend presque à pic dans la plaine et affecte la forme que son nom indique ; je pourrais vous parler d'une rivière large et profonde que nous dûmes traverser deux fois ; mais il me tarde d'arriver à la Maison-la-Pierre, dont nous ne sommes plus éloignés que de trois étapes. Nous y étions arrivés à trois heures du soir ; le commis qui, à Good-Hope, s'était montré si malveillant à notre égard, était devenu notre ami. Nos rapports avec lui pendant le voyage avaient heureusement modifié ses sentiments à notre égard. En arrivant il nous fit céder une maisonnette fort propre, et nous fournit tout ce dont nous avions besoin pour continuer notre voyage. Nous voulions nous-mêmes poursuivre notre route sans retard, puisque nous avions un canot et un guide et que nous n'avions rien à faire dans ce lieu, où tous les sauvages sont protestants fanatiques. La saison, du reste, était avancée, la neige tombait sans relâche et la petite rivière la Pierre avait déjà ses deux rives gelées, ce qui faisait prévoir qu'elle le serait bientôt entièrement. Le lendemain j'étais sur pied de grand matin pour partir, il n'y avait pas de temps à perdre ; je voyais devant moi une petite baie toute couverte d'une glace solide, et la neige tombait en abondance.

Mais je ne dois pas oublier de vous dire les bonnes nouvelles que nous apprîmes à la Maison-la-Pierre. C'était d'abord que les Américains, qui avaient abandonné le fort Youkon deux ans auparavant, y étaient revenus pendant l'été, et qu'ils avaient à leur tête des catholiques. Une lettre adressée au P. Petitot, et que j'étais autorisé à ouvrir, vint confirmer cette bonne nouvelle. Elle nous apprend que la Compagnie qui exploite Alaska est tout à

fait favorable à la religion catholique dans ces régions. Cette lettre est une réponse au P. PETITOT qui, n'ayant pu mener à bonne fin un voyage entrepris dans le même but que le nôtre, avait écrit pour demander des renseignements. Voici la traduction de quelques passages de cette lettre : « Je suis extrêmement peiné qu'ayant entrepris un si long voyage, vous ayez été obligé de retourner sur vos pas. Je vous aurais vu avec tant de plaisir à New-klukayet. J'ai fait parvenir votre lettre au grand comptoir de la Compagnie, à San-Francisco, pour qu'elle y soit prise en considération. Mais je puis prendre sur moi de vous dire qu'on ne négligera rien pour vous assister dans votre sainte entreprise, et faciliter vos travaux parmi les Indiens. Vous pouvez compter sur des places confortables, d'amples provisions de bouche et des moyens de voyager chez les Indiens. De plus, tous les objets qui vous seront nécessaires vous seront envoyés gratuitement de San-Francisco. Quant au prix de passage des Missionnaires, il ne m'appartient pas d'en parler; cependant je crois pouvoir dire que les passages seront gratuits. »

Ayant pris connaissance de ces excellentes nouvelles, nous nous mettons en route. On charge notre canot. Ah ! mon très-révérend Père, que je voudrais vous voir au pied du petit fort, jetant un coup d'œil sur la rivière et voir nos préparatifs de départ. Vos yeux cherchaient en vain le navire qui doit emporter vos Missionnaires ; mais en regardant attentivement vous pourriez apercevoir deux canots faits avec des branches de saule recouvertes de deux peaux d'orignal. C'est sur le plus petit et le plus laid de ces deux misérables canots qu'un Evêque et un Missionnaire vont voyager, et encore sont-ils fiers de leur équipement ; car là au moins ils peuvent trouver place pour leur petit bagage et leurs provisions de voyage, et leurs trois rameurs, dont je suis de droit le capitaine.

Enfin, nous voilà partis le 26 septembre, à huit heures et demie du matin, espérant arriver au fort Youkon le 3 ou le 4 octobre; nous étions joyeux et nous ne soupçonnions pas les mésaventures qui nous attendaient. Cependant le vent du nord, qui a commencé à souffler le 1er septembre, n'avait pas encore discontinué. La température devenait de plus en plus froide, et la neige tombait presque continuellement. Pour ne pas perdre de temps, nous avions résolu de voyager toute la nuit; mais M. Lecorre, de plus en plus indisposé, ne put fermer l'œil, car, faute de place, il se trouvait serré dans le canot comme dans un étau, et la souffrance lui arrachait de temps en temps une plainte, malgré lui. Vers minuit, je crus donc nécessaire de prendre terre pour lui procurer un peu de repos. Mais la nuit était si obscure, qu'il était bien difficile de préparer un campement, et nous crûmes bien faire en étendant nos couvertures sur la neige. Ce fut une nuit de souffrance et d'insomnie; je me garderai bien de recommencer cette expérience. Le lendemain matin nous aperçûmes, mais trop tard pour les atteindre, six rennes qui traversaient la rivière. Leur chair nous eût été bien nécessaire, comme nous le verrons plus tard. Peu après nous arrivions au confluent de la rivière Lapierre avec la rivière Porc-Épic. Cette dernière, quoique plus rapide, commençait à prendre; il fut donc décidé que, malgré la souffrance qu'on éprouve à vouloir dormir dans le canot entassés les uns sur les autres, il fallait se laisser aller pendant la nuit au gré du courant. Cependant un petit rapide qu'on redoutait nous obligea de nous arrêter à minuit; mais nous ne quittâmes pas notre canot.

Le 28, le vent du nord continue à nous faire sentir son souffle glacial, une neige fine continue à tomber, et les glaces des deux rives gagnent de plus en plus, au point qu'il est impossible de prendre terre, excepté dans les

lieux où l'eau est bien profonde et le courant rapide. Le soir notre guide, espérant rencontrer des Indiens à la rivière de la Grosse-Tête, nous persuada de faire force de rames pour y arriver. On y parvint, en effet, à nuit close; mais, vain espoir! nous n'y trouvâmes personne. Seulement nous eûmes mille difficultés à débarquer à cause des glaces, et encore plus à trouver un peu de bois pour allumer le feu. La vue des glaces déconcertait nos trois rameurs; nos provisions étaient presque épuisées, et qu'allions-nous devenir si nous nous trouvions arrêtés par les glaces! Nous-mêmes nous étions balancés entre la crainte et l'espérance; mais la crainte dominait, surtout chez moi, qui connaissais mieux que M. Lecorre les rigueurs de cet affreux climat. Cependant nous tâchions d'encourager nos Indiens et de leur inspirer une confiance que nous partagions à peine nous-mêmes. Je leur disais que, pour accélérer notre marche, on préparerait une rame pour M. Lecorre; que d'ailleurs nous devions avoir encore une vingtaine de jours de navigation libre, s'il fallait s'en rapporter aux années antérieures; que, d'autre part, il était impossible de rebrousser chemin; car il nous faudrait plus de temps pour retourner que pour arriver à Youkon.

Le 29, à notre réveil, nous remarquons avec douleur que le terrible vent du nord souffle de plus belle, que la rivière charrie d'énormes glaçons, que l'eau se gèle partout où le courant est moins fort. M. Lecorre, exténué par la maladie, veut absolument ramer; je voulais qu'il prît ma place au gouvernail et me laissât la rame; enfin nous nous arrangeâmes de façon à partager la journée entre la rame et le gouvernail. Cependant notre guide, soit découragement et paresse, soit besoin irrésistible de repos, s'affaisse sur lui-même, s'étend au fond du canot et, malgré mes remontrances, s'endort d'un profond som-

meil qui dura jusqu'à midi. Alors, pour l'encourager, je lui dis que j'allais lui donner un remède qui le guérirait promptement. Je fis tout simplement bouillir un peu d'essence de café que je partageai avec lui et M. Lecorre. Le remède ne manqua pas de produire son effet. Comme nous étions quatre rameurs, travaillant de toutes nos forces, nous avancions rapidement, quoique la nécessité d'éviter les glaçons nous forçât à faire bien des détours et à perdre bien du temps. Vers le soir nous entrons dans les Remparts. On appelle ainsi une montagne élevée, à travers laquelle la rivière s'est creusé un lit étroit et profond, sur une étendue d'environ 80 milles. Comme le courant y est très-fort et y forme une infinité de rapides, je me berçais de l'espoir que les glaces y seraient pulvérisées. La nuit venant, la navigation devenait dangereuse; mais pour aborder, quelles difficultés! Il nous fallut ouvrir un passage dans les glaces à coups de hache. Le froid était intense, c'était l'hiver; la rivière allait prendre, nous n'avions presque plus de provisions. Dieu! que l'on prie avec ferveur dans ces circonstances!

Le 29, dès trois heures et demie du matin, je donnai l'éveil par le cri ordinaire : « Lève, lève, » et nous repartons. Plus de la moitié de la rivière était couverte de glaçons, et dans certains endroits elle en était même tellement obstruée, que nous ne pouvions nous ouvrir un passage sans grande difficulté. Les gorges de montagne dans lesquelles s'effectuait notre navigation, présentaient un aspect extrêmement pittoresque; les formes les plus fantastiques se dressaient devant nous; en temps ordinaire, l'œil eût aimé à contempler ces grands tableaux de la nature; mais, dans notre détresse, nous avions d'autres soucis; mes yeux avaient assez à faire de voir et d'éviter les glaçons qui menaçaient notre frêle canot, tandis que mon imagination, loin de se laisser aller aux rêves poéti-

ques, se représente très-prosaïquement le terme encore éloigné de notre pénible voyage.

Le 30 septembre, à l'heure du déjeuner, le vent tourne au sud; et son souffle adouci fait renaître l'espérance dans nos cœurs. Elle fut de courte durée; à peine étions-nous embarqués, que le terrible nord avait repris le dessus. A deux heures de l'après-midi nous arrivons à un rocher élevé qui a la forme d'une colonne. Le contour en est si régulier, qu'on dirait une colonne taillée de main d'homme. Ce rocher marque, dit-on, la mi-route entre la Maison-la-Pierre et Youkon. En présence de ce rocher, les pensées les plus désespérantes et les plus contradictoires se pressent dans mon esprit. Comment espérer arriver par cette voie à Youkon, sans être pris dans les glaces? Mais marcher le long de la rivière est encore plus impossible. Pourrions-nous y arriver par l'intérieur des terres? mais nous rencontrerions des rivières, des lacs, etc. Et les vivres! Enfin, malgré tout, nous sommes bien résolus de pousser en avant, tandis qu'il y a possibilité. Nous prenons même la résolution de ne plus coucher à terre, et de nous laisser entraîner par le courant au milieu des glaçons pendant toute la nuit : l'un de nous veillerait. Vers les trois heures, c'était M. Lecorre qui veillait, il tenait les yeux fixés en avant pour éviter les glaçons et choisir les passages les plus propices, lorsqu'il s'écria : « Il me semble apercevoir là-bas sur le rivage un canot indien. » Bientôt, en effet, nous entendons des Indiens crier, en même temps ils nous font signe d'aborder et d'aller vers eux. Ce n'était pas chose facile ; entre eux et nous la rivière était entièrement glacée. Cependant nous étions heureux de voir ces Indiens, qui pouvaient peut-être être notre salut. Bientôt nous apprîmes que c'étaient des sauvages loucheux qui, voulant se rendre au fort Youkon, avaient été arrêtés la veille par la

glace. Le petit camp se composait d'un homme avec sa femme, ainsi que des deux frères et de la mère de cette femme. Après les poignées de main d'usage, je leur dis quel était le but de mon voyage, et je leur parlai de notre disette. Heureusement la Providence les avait favorisés : quelques jours auparavant ils avaient tué quinze rennes, et le chef de famille s'empressa de me dire qu'il allait me faire une part abondante de sa chasse, et il tint parole. Il eut bientôt rempli une grande chaudière de la meilleure viande, dont il fit ensuite trois parts, l'une pour M. Lecorre et moi, l'autre pour mes rameurs et la troisième pour ses gens. Après ce copieux repas, dont nous avions grand besoin, je tâchai d'obtenir de notre digne hôte tous les renseignements possibles. C'était un homme intelligent, et je voulais savoir de lui s'il y avait possibilité de continuer notre voyage. «Il est possible, lui dis-je, que la rivière soit libre un peu plus bas. Deux coudes successifs formés ici par la rivière ont arrêté les glaçons. — Je crois, en effet, répondit-il, que plus bas la rivière doit être libre, mais encore un peu plus loin elle est très-tortueuse, le courant n'est pas fort et vous serez de nouveau arrêtés par les glaces. — Mais ne pourrions-nous pas voyager par terre ? — A la rigueur, la chose est possible ; mais vous trouverez tant d'obstacles, que je ne vous conseille pas d'en faire l'expérience. » Cependant M. Lecorre, ne consultant que son courage, et oubliant la faiblesse de sa santé, me pressait de partir ; mais moi qui savais qu'il ne pouvait même pas faire une demi-journée de marche, dans l'état où il se trouvait, je résolus de rester auprès des Indiens jusqu'à ce que la glace fût assez forte pour nous porter ; et j'y étais d'autant plus résolu, que mon bon sauvage promettait de m'accompagner jusqu'à Youkon. En attendant, il nous permettait de prendre sur ses provisions toute la viande que nous pouvions désirer. Je

ne pus m'empêcher d'admirer et de remercier la bonne Providence qui semblait n'avoir placé cette excellente famille de sauvages sur notre route et ne lui avoir procuré une chasse abondante que pour sauver ses Missionnaires de la faim et peut-être même de la mort. Nous nous étions munis, il est vrai, de fusils et de munitions, mais dans ces parages nous ne vîmes trace ni de renne, ni d'orignal; nous aperçûmes seulement la piste de quelques lièvres. Ce qui eût rendu ma position encore plus cruelle, c'était l'état de santé de M. Lecorre, qui s'aggrava considérablement pendant notre séjour au campement. Le lendemain de notre arrivée, il put se tenir debout quelque peu; mais les quatre jours suivants, il ne put se lever. La dyssenterie le minait, le sommeil fuyait sa paupière, l'appétit avait complétement disparu, à peine pouvait-il prendre un peu de bouillon que nous faisions avec de l'*extrait de viande*, et un peu de chocolat français que nous avait donné la bonne Mère Lapointe à notre départ de la Providence. Elle avait reçu ces petites douceurs lors de son voyage au Canada ; car ce sont là des objets de luxe que les Missionnaires du Mackenzie ne peuvent se procurer. Mais je dois le dire, dans ces voyages si pénibles, l'*extractum carnis*, le chocolat et l'essence de café nous ont rendu d'immenses services. Que j'étais heureux surtout d'en pouvoir offrir un peu à notre cher malade, soit en traversant les montagnes Rocheuses, soit ici, sur sa couche environnée de neige et de glace, soit plus tard dans la suite de ce voyage !

Cependant il ne faudrait pas croire que nous étions oisifs au camp de notre brave Indien. Tous les jeunes gens, les nôtres comme les siens, étaient occupés à préparer des traîneaux de bouleau pour continuer notre voyage. On en fit cinq, deux pour moi et trois pour les Indiens du camp.

Du 1er au 5 octobre le vent du nord continua à souffler. Nous nous en réjouissions, car nous pensions que son souffle glacé nous préparait un chemin solide. Après avoir tenu conseil avec mon Indien, il fut décidé que nous nous mettrions en route le 6. Ce qui me poussait à hâter notre départ, c'était la triste situation de M. Lecorre et la longueur du chemin qu'il nous restait à faire. Au train où les vivres étaient dépensés, j'avais lieu de craindre d'en manquer bientôt. Au contraire, un meilleur régime alimentaire et une maison chauffée ne pouvaient que contribuer puissamment au rétablissement de cette santé si précieuse, mais si éprouvée par le froid, la fatigue et les privations.

Le 5 je mis tout en œuvre pour que tout fût prêt pour le départ du lendemain. Je me procurai chez mon chef indien un bon chien qui, attelé avec un excellent chien de chasse que nous appelions *le Petit Breton*, pourrait traîner notre cher malade dans les sentiers unis. Oscar et Breton furent donc attelés à un traîneau conduit par Silvain. Le second traîneau s'étant trouvé trop petit, il fallut mettre une grande partie du bagage sur celui du Missionnaire.

Enfin le 6 au matin, quoique notre malade fût plus souffrant que d'habitude, il nous fallut nous mettre en route et braver mille difficultés dont je ne saurais vous donner une juste idée ; pour les comprendre, il faudrait les avoir expérimentées ; mais ce que vous pouvez comprendre, c'est mon inquiétude. Cependant M. Lecorre se souvient qu'il avait pris à Good-Hope un peu de perchlorure de fer, dont quelques gouttes, pensait-il, lui feraient du bien. Je me hasardai à lui en donner une dose, en priant Dieu qu'elle lui fût utile. Nous voilà partis en suivant la rive droite de la rivière Porc-Epic ; mais à peine avions-nous fait un demi-kilomètre, que nous fûmes for-

cés, par des mares impraticables, de rebrousser chemin. Alors, après avoir tâtonné et sondé la glace, on se mit à traverser la rivière. Mais elle présentait tant d'obstacles, par les glaçons amoncelés, les glaces creuses et les mares d'eau, que nous avions de grandes précautions à prendre, et il nous fallut plus d'une heure pour traverser la rivière, qui n'est pas cependant large à cet endroit ; pour M. Lecorre, impossible de le traîner au milieu de ces obstacles. Ainsi nous fîmes peu de chemin le premier jour, d'autant plus que nos traîneaux étaient surchargés. Je vous ai déjà dit un mot des nôtres, mais je dois vous parler aussi de ceux de nos Indiens. Un de leurs traîneaux portait une charge énorme et avait trois haleurs disposés comme il suit : d'abord la femme du chef du camp, puis son chien dans le milieu, enfin le chef lui-même comme timonier. Ils me faisaient pitié quand je les voyais tirer de toute leur force et souvent trébucher sur les glaçons entassés. Le second traîneau portait la vieille et quelque peu de bagage ; deux chiens composaient l'équipage, et le cocher les aidait en poussant avec un bâton. Enfin le troisième traîneau, chargé de bagages, était traîné par le plus jeune de la bande, et c'était lui qui se tirait le mieux d'affaire. Comme vous voyez, tout le monde était attelé, seul j'étais libre, mais non pas inactif. Armé d'une hache, je marchais devant la caravane, sondais la glace et abattais les glaçons pour livrer passage aux traîneaux. Le pauvre M. Lecorre, malgré sa faiblesse, fut obligé de marcher presque continuellement : heureusement la médecine qu'il avait prise lui avait fait un bien instantané, et quoique faible encore, il ne souffrait plus du mal qui l'avait tant épuisé. Comme je l'avais prévu, nous trouvâmes la rivière libre quand nous eûmes dépassé les deux coudes qui avaient arrêté les glaçons. Nous ne pouvions que suivre les bords glacés de la rivière, lesquels se trouvaient

quelquefois ou trop étroits, ou trop en pente, ou trop légèrement gelés, et alors il nous fallait nous traîner sur les cailloux ou sur le sable à demi couvert de neige. A midi, pendant qu'on préparait le dîner, nos Indiens firent une cache où ils déposèrent une partie de leur viande et de leur bagage, et ils nous engagèrent à en faire autant et à laisser là tout ce qui n'était pas absolument nécessaire pour aller jusqu'à Youkon, me promettant du reste de me rapporter le tout quand la glace serait plus forte ; mais ils n'ont pu tenir leur promesse, à cause du jeûne forcé des hommes et des chiens, et ce n'est que longtemps après notre arrivée au fort que nous envoyâmes chercher notre cache. Ainsi allégés, les traîneaux allèrent un peu plus vite ; mais que de mauvais pas à franchir ! La rivière n'était pas gelée au milieu ; nous étions obligés de suivre d'abord la rive gauche ; mais il arrivait souvent que le courant venait toucher à une rive escarpée ; alors il fallait des précautions et des efforts infinis pour empêcher les traîneaux de tomber dans la rivière. Vers le soir du premier jour nous laissâmes la rivière pour faire ce que l'on appelle un *portage,* c'est-à-dire pour couper court en passant par les bois. Nous y fîmes notre premier campement, et je remerciai le bon Dieu, qui avait donné à mon compagnon assez de force pour résister aux fatigues de cette première journée.

Le 7, nous marchâmes d'abord par un assez bon sentier, puis nous rencontrâmes encore la rivière qui n'était pas gelée ; il nous fallut donc encore en suivre les bords au milieu d'innombrables difficultés jusqu'à vers deux heures. Alors, nous trouvant en face d'une côte à pic que venait frapper la rivière, nous fûmes obligés de nous détourner et, la hache à la main, de nous frayer à travers les bois un passage qui nous conduisit à un sentier connu de nos Indiens. Ce fut le lieu de notre deuxième campement.

Le 8, le sentier aboutit encore une fois à la rivière. Dans ces rencontres, nous trouvons parfois la rivière assez gelée pour nous porter ; souvent, au contraire, il nous faut chercher un passage soit à droite, soit à gauche dans les bois. Vers neuf heures du matin, Silvain eut une vive alerte. Il me suivait, portant un gros paquet sur le dos, car notre petit traîneau s'était brisé dès la seconde journée. Tout à coup j'entends crier : « *Tiaïn ! Tiaïn !* Mon Père ! mon Père ! » Je me retourne et je vois mon pauvre Silvain dans l'eau jusqu'aux aisselles. Heureusement son paquet avait amorti la chute, et comme il eut la présence d'esprit de tenir les bras étendus au-dessus de la glace, il put se maintenir à la surface. Nous nous mîmes à trois pour le tirer de l'eau, pendant qu'il criait : « *Elugu ! élugu !* J'ai froid, j'ai froid ! » Je lui fis changer d'habits, et l'accident n'eut pas d'autres suites. Cependant M. Lecorre avait pris les devants, et comme il connaissait peu les dangers que présentent les glaces d'automne, et qu'il n'avait pas même pris la précaution d'avoir à la main un bâton qu'il pût, en cas d'accident, mettre en travers pour se soutenir sur la glace, je me mis à courir vers lui pour l'avertir de prendre des précautions. Je faillis être moi-même victime de mon empressement, j'enfonçai dans la glace ; mais je pus m'en tirer en m'aidant de ma hache, et je continuai, quoique avec un peu plus de prudence, à courir vers mon compagnon, dont le danger m'effrayait ; je ne tardai pas à le rejoindre, car il venait de s'arrêter en voyant devant lui des mares d'eau et en sentant fléchir la glace sous ses pieds. Quand les Indiens nous eurent rejoints, on sonda la glace sur la rive droite que nous préférions ; mais il fut reconnu que le passage était impossible, et nous retournâmes un peu sur nos pas pour prendre la rive gauche, et, après l'avoir suivie quelque temps, nous pûmes nous engager sur le lit de la rivière jusqu'au

soir. Alors trouvant encore des mares d'eau, nous campâmes sur une petite colline à droite. Nous eûmes beaucoup à souffrir du froid, et les tourbillons de vent nous aveuglaient de fumée et éparpillaient les étincelles dans tout le camp sur nos habits et nos couvertures, qui, malgré nos précautions, portèrent bien des marques de brûlure.

La journée du 9 se passa sans événement remarquable; le sentier que nous suivions présentait toutes les difficultés ordinaires. Les Indiens, n'ayant plus rien à se mettre sous la dent, firent une battue dans une petite île et tuèrent dix lièvres. Le 10, nous trouvant aussi à court de provisions, nous envoyâmes nos trois jeunes gens prendre part à une nouvelle battue organisée dans une saussaie formant une île. On tua dix-sept lièvres et deux faisans. Vers les trois heures nous arrivâmes à un endroit où l'on se promettait de rencontrer des Indiens; mais nous n'y trouvâmes qu'un vieux camp abandonné. Nos sauvages reconnurent cependant les traces encore récentes de trois traîneaux qui avaient dû venir le matin même à ce camp. On tira des coups de fusil, mais sans recevoir de réponse. Cependant nous n'avions plus que 3 livres de viande pour toute la caravane, et nous avions encore à faire au moins trois grandes journées de marche. On résolut donc de suivre la trace des traîneaux, à la recherche des Indiens; pour cela il nous fallut retourner sur nos pas; après avoir marché dans cette direction pendant une heure et demie, nous arrivâmes à un camp de sauvages, composé de cinq loges, dont chacune abritait trois ou quatre familles. Après les poignées de main d'usage, il fallut encore une fois aborder la question délicate, l'état des vivres: partout la réponse fut la même: « *Schi kiva.* De la viande, il n'y en a pas. » Malheureusement la réponse n'était pas éloignée d'être vraie; cependant on aurait pu nous en donner un peu, si ce chef sauvage n'a-

vait été un protestant fanatique. Nous reconnûmes bientôt que la haine du prêtre était le vrai motif de son refus; car il nous refusa également un traîneau et des chiens que nous demandions à lui emprunter ou à lui acheter. Alors je me rendis dans une loge qui appartenait à l'un des beaux-frères de notre brave Alhendè, et là une jeune femme me céda presque tout son sac à viande, qui contenait environ 8 livres. Sa compagne de loge me dit alors: « Moi aussi j'ai un peu de viande sèche ; mais elle est si mauvaise, que je n'ose te l'offrir. — Peu importe, lui dis-je, j'aime mieux en avoir de mauvaise que de n'en avoir point du tout. » Là-dessus elle me donna environ 12 livres de viande toute moisie, et y ajouta environ 4 livres de graisse. C'est tout ce que je pus obtenir de provisions pour continuer notre voyage. Un autre sauvage nous vendit un traîneau. Le mari de la femme qui nous avait donné de la viande moisie nous prêta trois chiens à bon marché. Sa femme voulut elle-même les harnacher de tapis ornés de grelots ; elle voulut même ajouter des pompons à leurs colliers. Cette gracieuseté leur valut un présent.

Le 11, à huit heures du matin, nous quittions le camp: Alhendè y laissait sa femme, sa belle-mère et le plus jeune de ses beaux-frères, et nous accompagna avec John, son autre beau-frère. Deux jeunes gens de ce camp voulaient aussi se rendre au fort en notre compagnie, ce qui porta encore notre nombre à neuf. Nous n'avions que nos deux fusils ; mais nous avions maintenant deux traîneaux, ce qui permettait à M. Lecorre et à moi de nous faire traîner de temps en temps. Mais quel fut mon étonnement, à la première station que nous fîmes pour dîner, de voir que nos quatre jeunes étrangers n'avaient pas apporté une bouchée de vivres, à part un peu de cette mauvaise viande dont je vous ai parlé ! Comment faire ? Nous voilà

évidemment condamnés à un jeûne rigoureux. Nous avions à peine assez de viande pour une journée, avec nos cinq chiens à nourrir. Je partageai aussitôt toutes nos provisions en trois rations, afin d'avoir quelques bouchées pour chaque jour. Au premier repas, la viande moisie nous souleva le cœur ; M. Lecorre, dont l'estomac n'était pas encore parfaitement rétabli, ne put y toucher. Quant à moi, je m'efforçai d'en manger quelques bouchées, mais elle me rendit malade, et je ne voulus plus y goûter. Heureusement il nous restait encore assez d'*extractum carnis* pour en faire un bouillon chaque jour, et assez de chocolat pour en prendre une once par jour. De plus, nous fîmes encore une battue qui nous procura cinq lièvres et deux faisans ; mais, nouveau malheur, pendant que nous étions tous occupés de cette chasse, Silvain, qui était chargé de nos traîneaux, les laissa s'engager dans d'inextricables embarras, où l'un des deux se brisa. Sa réparation demanda du temps; quand enfin on voulut poursuivre le voyage, on ne tarda pas à s'apercevoir que la rivière n'était pas gelée et que, d'autre part, les bords étaient impraticables. Nos jeunes gens, tout à fait découragés, voulaient camper là ; mais je m'y opposai résolûment, ne voyant d'alternative que d'aller de l'avant ou mourir de faim. On gravit donc la montagne et, la hache à la main, on tâcha de se frayer un passage, lorsque tout à coup, ô bonheur inespéré ! nous tombons sur un sentier dont personne ne soupçonnait l'existence, et qui passait à travers des plaines et des lacs. Désormais nous en avions fini avec la rivière Porc-Epic, nous la laissons sans regret dérouler son cours tortueux qui nous a valu tant de souffrances, et nous nous dirigeons en droiture vers le fort.

Le 12 octobre fut pour nous une forte journée de marche. La bonne Providence vint encore à notre secours

et nous permit de prendre huit lièvres. Vers le coucher du soleil nous arrivâmes sur les bords d'une rivière qu'on appelle *grande rivière Noire*. Nous devions la suivre jusqu'à une certaine distance, puis la traverser trois ou quatre fois; mais elle était encore moins gelée que la rivière Porc-Epic. Nos Indiens sont encore une fois découragés. Je fais chercher un bon campement et leur donne une bonne et copieuse tasse de thé pour les encourager à affronter de nouvelles difficultés et à se frayer encore une fois un sentier à travers les bois.

Le 13, c'est le jour du Seigneur; mais, pour nous, le repos n'est pas possible. Après nos dévotions du matin, nous nous remettons en route jusqu'à midi. Alors nous nous arrêtons comme de coutume pour dîner. Ce ne fut pas long, car nous n'avions presque rien à manger. Je profitai de ce moment d'arrêt pour écrire au crayon un petit billet au chef de poste à Youkon, et lui annoncer notre arrivée. Deux jeunes gens furent envoyés en avant pour porter ce message. Pour tout dîner, M. Lecorre et moi nous prîmes un léger bouillon d'extrait de viande: c'était bien peu; mais, Dieu merci, M. Lecorre, qui était si malade au camp, s'était remis pendant le voyage, ce qui me paraît tenir du prodige. Enfin, n'ayant plus rien à manger, nous voulûmes à toute force arriver au fort pour souper, d'autant plus que, dans mon billet à M. Mercier, je le priais de nous préparer un souper auquel je promettais de faire honneur. Peu après le départ de nos messagers, nous nous mettons en route, soutenus par l'espoir d'être bientôt au terme de ce pénible voyage. Vers trois heures du soir, nous nous trouvons en face de la petite rivière Noire, qui, malgré la lenteur du courant, n'était pas gelée. Quelle déception ! faudra-t-il donc encore coucher à la belle étoile et sans rien manger ! Cependant, nous longeons la rivière et, au bout de quelque temps,

nous nous hasardons à la traverser sur une glace qui fléchit sous nos pas. *Deo gratias!* nous voilà en sûreté sur la rive gauche! Nous allons rejoindre le sentier, dont nous avions dû nous écarter pour traverser la rivière, et nous marchons au pas gymnastique pour réparer le temps perdu. Quand nous eûmes fait une bonne lieue dans cette direction, notre guide nous crie qu'on est tout près du fort. Quelle bonne nouvelle! encore une fois *Deo gratias!* Mais n'oublions pas, il faut faire toilette, car nous allons rencontrer des hommes civilisés. A cinq heures, nous voyons se dessiner majestueusement devant nous la ligne de palissades du fort avec ses quatre bastions et ses meurtrières. Nous redoublons le pas et dans quelques instants nous nous trouvons en présence de M. Mercier, chef du poste, et de MM. Dufresne et Hanover. Les deux premiers sont des Canadiens français, natifs du bas Canada; le dernier est Canadien anglais, mais également catholique; aussi la réception fut-elle tout à fait cordiale; on eût dit de vieux amis se revoyant après une longue séparation. Comme la chambre qu'on nous destinait n'était pas encore prête, les deux Canadiens français nous cédèrent les leurs.

Le 14 et le 15 se passèrent en préparatifs. On disposa pour nous l'appartement autrefois occupé par les ministres protestants. Il paraît qu'ils prêchaient une morale assez facile, car ils accordaient le baptême aux mauvais comme aux bons, et notre sainte religion aura beaucoup à faire pour gagner ce monde perverti, à l'observance d'une morale plus sévère. Enfin, l'œuvre est commencée; là où l'erreur régnait, nous annonçons la parole de vérité et le saint sacrifice y est offert. Mais nous n'osons nous procurer ce bonheur tous les jours, dans la crainte de manquer bientôt de vin pour la messe. Nous n'en avons eu en tout que 3 litres et demi. Nous nous contentons

de dire la sainte Messe à tour de rôle, et en économisant le vin autant que possible. Ainsi, ayant appris que le souverain Pontife dispensait quelquefois de prendre du vin pour les ablutions, nous avons cru pouvoir user de cette dispense que nous présumions, me réservant d'en faire la demande formelle pour des cas semblables, aussitôt qu'il me serait possible.

Je reprends mon journal, un moment interrompu. Le 22 novembre 1872, nous apprenons que le R. Bompas, le ministre qui nous avait suivi jusqu'à la rivière Peel, a traversé effectivement les montagnes Rocheuses deux jours après nous, comme il l'avait annoncé, et est venu au petit fort de la Maison-la-Pierre. Après la prise des glaces, il s'est rendu chez les sauvages qu'on appelle les *gens du large*, et de là chez les Esquimaux des bords de la mer Glaciale. Il a le projet de visiter ensuite les Loucheux qui fréquentent le fort Youkon, qui sont tous protestants. Alors quel espoir nous reste-t-il de pouvoir faire le bien parmi ces sauvages ? Nous sommes de plus en plus convaincus que, pour les gagner à notre foi, il nous faut arriver les premiers parmi eux. Quand à l'ignorance et à l'orgueil naturel des sauvages vient s'ajouter le fanatisme protestant, ils deviennent inabordables et leur orgueil se traduit par un pédantisme ridicule. J'en ai fait l'expérience en passant par le fort Peel's-River, par la Maison-la-Pierre et ailleurs. Cependant, je dois le dire, ces pauvres Loucheux eussent fait d'excellents catholiques, si nos Missionnaires avaient pu venir les premiers parmi eux. Oh ! qu'il est fâcheux, mon très-révérend Père, que nous n'ayons pu fournir plus tôt et en plus grand nombre des ouvriers apostoliques pour ces régions lointaines ! Mais je me réserve de vous parler plus longuement des besoins de nos missions et des moyens à prendre pour venir efficacement à leur secours quand je serai arrivé à Saint-

Michel, chef-lieu de la compagnie commerciale d'Alaska. En attendant, je suis obligé d'avouer que nous n'avons rien à faire ici durant cet hiver. A part les trois messieurs du fort, notre Silvain et un petit métis russe, nous n'avons personne ici auprès de qui nous puissions exercer notre ministère. Quelques Loucheux sont d'abord venus assister à nos exercices religieux, mais seulement en curieux, et ils ont bientôt cessé d'y venir. Dans toute ma vie de Missionnaire, je n'ai jamais encore éprouvé un si cruel mécompte. Cependant nous ne perdons pas notre temps; avec l'aide de Silvain, qui nous sert d'interprète, nous nous livrons avec ardeur à l'étude de la langue loucheuse. Nous sommes déjà bien avancés dans la rédaction d'un dictionnaire des verbes de cette langue, et en même temps nous corrigeons le dictionnaire de mots des RR. PP. Séguin et Petitot. Pour nous habituer à la phraséologie des mots, nous nous sommes fait raconter en loucheux par Silvain, et nous avons écrit sous sa dictée, tout le récit de notre voyage depuis Good-Hope jusqu'ici. Quand même M. Lecorre ne pourrait pas s'établir ici, la langue loucheuse lui sera toujours très-utile; elle lui donnera la clef de tous les dialectes parlés plus bas sur le cours du Youkon. Il a déjà fait de grands progrès; pour moi, je l'étudie avec un peu moins d'ardeur; je l'étudie cependant assez sérieusement dans l'espoir que mon travail sera utile aux Missionnaires qui auraient à apprendre le loucheux dans les missions du Mackenzie. En passant à Good-Hope, j'y laisserai mon dictionnaire et toutes mes observations sur la langue loucheuse, afin que les Pères de cette mission puissent en faire une copie. C'est un acheminement vers la rédaction du dictionnaire polyglotte commencé par le R. P. Petitot, et qui comprend sept langues sauvages. C'est à moi qu'il appartient de compléter cet important travail, puisque les devoirs de

ma charge m'obligent à visiter toutes les missions. Je ne négligerai rien pour mener à bonne fin cette œuvre importante. C'est, du reste, un excellent moyen d'apprendre ces langues, et quel avantage si je pouvais partout me passer d'interprètes!

24 *novembre*. — Nous avons pu nous procurer un petit tabernacle et former à l'extrémité de notre chambre comme un petit sanctuaire séparé, où nous pourrons désormais conserver le saint Sacrement. Nous avons aussi la bénédiction du très-saint Sacrement, mais accompagnée du seul encens de la prière.

15 *décembre*. — Des sauvages nous sont arrivés des deux principaux camps indiens. Il résulte de nos entretiens avec eux et des rapports que nous a faits Silvain, qu'ils sont imbus des plus sots préjugés contre nous. Ainsi, nous sommes des déicides; ce sont des prêtres catholiques qui ont fait mourir Jésus-Christ. La preuve, c'est qu'ils portent la croix, dont les protestants ont horreur. Inutile de vouloir détromper ces entêtés ignorants; ils vous disent, avec un orgueil sans pareil, que vous mentez. Voilà à peu près tout ce qu'ils ont appris des ministres protestants.

22 *décembre*. — Hier, fête de saint Thomas, et quinzième anniversaire de ma première messe, je priai avec ferveur pour la conversion de ces malheureux. Ils sont dans l'enthousiasme dans l'attente de M. Bompas, qui va venir les visiter. Il se proposent de se réunir en grand nombre chez le chef Mitasses-Rouges. On va encore surexciter leur fanatisme; évidemment nous n'avons pas grand'chose à faire pour le moment parmi ces pauvres égarés. Nous attendons avec impatience la débâcle des glaces pour descendre jusqu'à l'océan Pacifique et reconnaître en passant les lieux les plus avantageux pour l'établissement de notre sainte religion. Quoique le fort Youkon

soit situé au 67,10', c'est-à-dire un peu plus au nord que Good-Hope, le disque du soleil a paru tous les jours à l'horizon, tandis qu'à Good-Hope nous l'avions perdu de vue pendant quarante-trois jours, sans doute parce que la mission est située derrière une petite colline. Hier, à midi, nous avons pu voir, ou du moins nous avons cru voir tout le disque du soleil, dont les rayons venaient même se refléter sur les toits du fort. Chaque jour, à cette époque de l'année, le lever et le coucher du soleil nous présentent un magnifique tableau pendant plusieurs heures. L'aurore et le crépuscule du soir se donnent la main. Rien au monde de plus beau. Puis nous avons ces magnifiques aurores boréales, et ces étoiles sans nombre, que ne voile pas le plus léger nuage. Que ces longues nuits sont belles ! Elles ne connaissent pas l'horreur des ténèbres.

29 *décembre*. — Je ne me souviens pas d'avoir jamais passé une si triste fête de Noël. Les sauvages du fort, au lieu d'assister à nos réunions, étaient partis quelques jours auparavant pour aller chez le chef Mitasses-Rouges, où le ministre leur a donné rendez-vous pour le 1er janvier 1873. Nous n'avions donc à la messe de minuit que les quelques catholiques dont j'ai déjà parlé. Cependant je n'ai rien négligé pour célébrer cette belle fête avec toute la solennité possible.

1er *janvier* 1873. — J'ai dit la sainte Messe avec tristesse, à cause de notre petit nombre. J'ai bien prié pour que ces épreuves deviennent plus tard pour les Missionnaires d'Alaska une source de consolation.

6 *janvier*. — L'interprète du fort est revenu avec d'autres sauvages, très-mécontents et désappointés de n'avoir pas rencontré le ministre. Pour nous, nous n'avons pas raison d'en être contrariés.

26 *janvier*. — Toujours même indifférence des sau-

vages, qui refusent d'assister à nos offices. De grand matin, ils font leur exercice du dimanche, et c'est la femme de l'interprète qui est la prêtresse. C'est surtout cette malheureuse qui empêche ses compatriotes de venir à nous. Depuis le 28 décembre, nous avons un froid si intense, que je n'en ai jamais éprouvé de semblable et de si longue durée. Le temps est calme, le ciel toujours pur; mais il règne constamment au-dessus de la surface de la terre un *nuage de froid,* c'est-à-dire une vapeur épaisse que le froid fait sortir de terre, mais qu'il empêche de monter. Il en est de même de la fumée de nos cheminées; elle forme comme un gros nuage à la surface de la terre. N'ayant pas de thermomètre, je ne puis déterminer le degré de froid. Outre le loucheux, j'étudie aussi l'anglais, voulant me perfectionner dans l'usage de cette langue, sous mon excellent maître M. Hanover. Plus nous étudions le loucheux, plus nous sommes convaincus, M. Lecorre et moi, qu'il n'est pas aussi difficile qu'on nous l'avait représenté. Il n'est guère plus difficile que les autres dialectes de la langue *déné* ou montagnaise. Cependant nous venons de découvrir une difficulté énorme produite par la simple négation *é* mise devant le verbe. Ce misérable *é* oblige le verbe négatif à changer à tous les temps et à toutes les personnes; la simple conjugaison des verbes était cependant déjà assez difficile à cause des irrégularités.

Depuis quelques jours nous passons notre récréation à prendre des lièvres, parce que nous sommes menacés d'un jeûne rigoureux si le froid persiste et si le vent ne souffle un peu fort pour permettre de chasser l'orignal.

2 *février.* — Le 31 janvier nous étions réduits à la plus grande disette; nous ne pouvions plus nourrir nos chiens et le froid continuait toujours avec une intensité inaccoutumée. Cependant, le 30, l'interprète du fort avait observé

la piste de deux orignaux, et le 31, profitant d'un peu de vent, il les a tués tous les deux, pendant qu'un autre sauvage en tuait un troisième dans une autre direction. Espérons que nous pourrons attendre la saison du vent sans avoir à souffrir de la faim.

Le 6 février, des étrangers arrivent au fort. M. Lecorre, qui a toujours l'œil au guet, croit voir arriver un traîneau chargé de viande; mais il observe qu'au lieu de diriger cette viande vers le hangar aux provisions, on la dirige sur la maison de l'interprète. Intrigué, il observe de plus près, et voit paraître de la barbe, c'est donc un homme blanc, car les sauvages sont dépourvus de barbe. Aussitôt, ô malheur! il reconnaît M. Bompas. C'était bien lui, quoique habillé en loucheux, avec son juste-au-corps en peau de caribou, queue devant et queue derrière. Sauf la barbe, il avait l'air d'un sauvage; il en mène du reste la vie. Les commis lui ont fait une froide réception, c'était cependant moins froid qu'il ne méritait. N'a-t-il pas eu l'audace de dire aux trois messieurs catholiques du fort que les Indiens n'aimaient pas les catholiques et qu'il venait pour les attacher à sa cause. D'abord il n'y avait avec lui que M. Dufresne et M. Mercier. Celui-ci lui répondit que si les sauvages n'aimaient pas les prêtres catholiques, c'est que messieurs les ministres avaient répandu contre eux d'absurdes calomnies; ensuite, à la double demande du ministre si les marchandises demandées par M. Mac-Donald n'étaient pas arrivées, et si les prêtres catholiques avaient été demandés par la Compagnie commerciale d'Alaska, il fut répondu que rien n'était arrivé et que la Compagnie ayant demandé des prêtres catholiques, ne voulait pas de ministres protestants. Sur ces entrefaites arrive M. Hanover, qui est très-étonné de rencontrer le ministre dans le salon, et plus étonné encore de s'entendre dire que ce révérend est venu pour

conserver les sauvages dans la voie de la vérité, etc... M. Hanover, excellent catholique, élevé au milieu d'une population de protestants fanatiques et persécuteurs, n'eut pas de peine à réduire à leur juste valeur, en quelques mots, les phrases sonores du ministre.

Le 7, M. Bompas, qui s'était conduit avec un manque absolu de délicatesse, se lève vers les cinq heures du matin, parlant, ou plutôt criant comme un sauvage et faisant un vacarme tel que personne ne put dormir. Il venait de passer quinze jours au camp des Mitasses-Rouges et quelques jours chez les deux chasseurs du fort; il se rend maintenant, en descendant le Youkon, chez un grand chef de la tribu du nom de *Sénaty*. Nous n'essayerons pas de le suivre, ce serait aller au-devant d'un échec. Nous aurons encore l'ennui de sa visite, à son retour, dans une quinzaine de jours.

23 *février*. — Depuis le 13 de ce mois, le grand calme produit par l'excès du froid a fait place au vent, ce qui permet aux chasseurs de faire la guerre aux orignaux, et la disette a cessé.

Quand M. Bompas revint, il s'éleva une dispute entre Silvain notre interprète et la femme de l'interprète du fort, cette espèce de prêtresse fanatique au service de M. le ministre. Elle eut le dessous dans la controverse et ne sachant que répondre, elle s'écria : « Ce n'est pas de toi-même que tu dis ces choses, ce sont les prêtres qui te les ont dites pour me les faire répéter; mais si M. Bompas était présent, ou si les prêtres osaient l'attaquer, ils seraient bien vite battus. » Nous ne tenions pas à faire la controverse avec un homme comme Bompas; cependant, pour ne pas laisser croire aux sauvages que nous redoutions ce champion du protestantisme, nous crûmes devoir profiter de la première occasion pour l'attaquer en présence des sauvages et des messieurs du

fort. Je laissai ce soin à M. Lecorre ne voulant pas me mettre en scène personnellement. Je me retirai dans ma chambre, d'où je pouvais tout entendre, et M. Lecorre ouvrit le feu: « Je suis venu, dit-il, avec l'intention de m'établir dans le fort, et vous comprenez, monsieur, combien il doit m'être pénible de m'entendre dire à chaque instant par les sauvages que ce sont les prêtres catholiques qui ont mis à mort Jésus-Christ, que les prêtres sont des Antechrist et autres sottises semblables, que les sauvages disent avoir apprises de la bouche de leurs ministres. » M. Bompas nia avoir jamais enseigné de pareilles sottises. « Cependant, ajouta M. Lecorre, partout où j'ai passé les sauvages m'ont répété la même chose et disent l'avoir apprise de vous. Veuillez donc détromper les Indiens ici présents ». Bompas s'y refusa. La controverse continua encore sur le culte que les catholiques rendent à la sainte Vierge et aux saints, et sur la croix, que ce ministre a en horreur. Je ne vous redirai pas tous ces détails, qu'il me suffise de vous dire que Bompas fut battu, balbutia, pâlit, et que M. Lecorre le laissa dans cet état de déconfiture. Alors je fis dire par Silvain aux sauvages présents que le ministre avait nié avoir jamais soutenu que nous étions des déicides, mais qu'il avait avoué les propos qu'on lui prêtait sur la sainte Vierge, sur la croix, etc... Je leur fis expliquer l'enseignement catholique sur ces sujets, et leur dis combien il était horrible d'entendre répéter que Jésus-Christ méprisait sa mère. M. Bompas, mortifié du rôle qu'il venait de jouer en présence de ses sauvages et des messieurs du fort, essaya de chercher auprès de ces derniers un peu de sympathie; mais il n'en trouva guère, et le chef du fort lui fit entendre clairement qu'il ne pouvait avoir aucune estime pour un homme qui disait sciemment le contraire de la vérité. Cette aventure n'étant pas de son goût, il

hâta son départ. Puisse le bon Dieu le convertir ou du moins l'éloigner à jamais d'ici!

9 *mars*.—Nous venons d'apprendre que M. Bompas, pour pallier sa défaite, a eu recours à divers subterfuges auprès des sauvages, M. Lecorre ne lui avait pas donné le temps de répondre; ailleurs, il a dit qu'il n'avait pas voulu répondre, parce qu'on se moquait de lui; ailleurs, enfin, que l'Évêque n'avait pas osé l'attaquer, parce qu'autrefois il avait été battu par M. Bompas... Tous ces propos nous touchèrent peu; mais ce qui nous fit de la peine, ce fut d'apprendre qu'il se proposait de descendre à Newklukayet aussitôt après la débâcle des glaces; et qui sait s'il ne cherchera pas à aller plus loin?

5 *mai*. — Voici une longue lacune dans mon journal. C'est que j'avais peu de papier, et rien d'important à marquer. L'indifférence la plus absolue continue à caractériser la conduite des sauvages envers nous et notre sainte religion. Quand quelqu'un vient nous voir, ce n'est que dans un but d'intérêt, mais leurs préjugés sont toujours les mêmes. Aussi sommes-nous convaincus que, pour le moment du moins, il n'y a rien à faire au fort Youkon. Jamais encore, je n'avais éprouvé un pareil échec, et j'en suis d'autant plus désolé que, pour M. Lecorre, c'était la première fois qu'il entreprenait une mission de ce genre. Nous sommes donc bien résolus de devancer M. Bompas à Newklukayet, et pour cela nous partirons en canot d'écorce quelques jours avant le départ de la barque de Youkon, et aussitôt qu'il nous sera possible de nous frayer un passage à travers les glaces. Nous aurons ainsi plus de temps pour sonder les dispositions des sauvages; et lorsque la barque quittera le fort Adams, j'en profiterai pour me rendre à Saint-Michel. Nous pourrons alors juger des dispositions des sauvages et nous établir où nous verrons le plus d'espérance de faire le bien.

14 *mai.* — C'est le 9 mai que la glace du fleuve Youkon commença à se briser. Le 12, la rivière est presque entièrement libre, et nous prenons la résolution de partir le 15.

Newklukayet, 21 *mai.* — Fidèles à notre résolution, nous sommes en effet partis le 15, fête de saint Isidore, mon patron, accompagnés de notre fidèle Silvain. Quand celui-ci commença à charger notre canot d'écorce, les Indiens du fort, au nombre de quinze familles, vinrent assister à notre départ.

Tous voulurent nous toucher la main, et ce qui nous surprit encore plus, toutes leurs armes à feu furent mises en réquisition pour nous honorer de salves répétées. La tenue glaciale des sauvages à notre égard ne nous avait pas préparés à cette démonstration de leur part. Le temps avait-il adouci leur première hostilité ? Commençaient-ils à comprendre que nous n'étions pas les monstres que leur avaient dépeints leurs ministres ? Espérons qu'il en est ainsi et qu'à notre retour nous trouverons chez eux un meilleur accueil.

Nous descendons le fleuve Youkon, parcourant un vaste pays que jamais encore Missionnaire catholique n'avait visité. Du fort Youkon à Saint-Michel il y a bien 1 500 milles, et nous étions les premiers ministres de Jésus-Christ dans cet immense pays ! Puisse un si long voyage n'avoir pas été entrepris en vain ! Les trois premiers jours nous avons parcouru un pays plat, où la rivière a une largeur variant de 2 à 10 milles ; elle se compose de plusieurs branches et se trouve entrecoupée d'îles innombrables. Nous avons pendant ces trois jours rencontré des oies et des canards de toutes les espèces ; M. Lecorre en tua sept ; mais s'il avait eu un bon fusil, il eût pu en charger notre canot. Nous avons aussi rencontré un bel orignal à portée ; mais le mauvais fusil ne fit pas feu, et la bête se sauva dans

les bois. Un peu plus loin, nous tuâmes un porc-épic. Après trois jours de navigation, le pays change d'aspect, et le vaste Youkon est forcé de resserrer toutes ses eaux dans un seul lit entre les chaînes de montagne, sur une étendue de 150 milles. Le courant est toujours fort, mais il n'y a pas de rapides ; il n'y a pas au monde de fleuve plus beau et dont la navigation soit plus facile ; le Créateur l'a sans doute placé dans ces âpres climats pour en faciliter l'accès à ses ouvriers apostoliques.

La veille de notre arrivée à Newklukayet, nous rencontrâmes un grand nombre d'Indiens qui se dirigeaient vers ce fort pour y échanger leurs fourrures. Ils nous firent assez bon accueil et nous donnèrent un aviron pour en remplacer un que Silvain venait de casser. Je ne m'étendrai pas sur les fatigues inséparables d'un tel voyage, on peut se les figurer ; nous avons eu souvent à lutter contre les vents contraires ; la pluie nous a beaucoup incommodés, mais tout cela ne nous a pas empêchés d'arriver le 20 mai, vers midi, à notre destination. Nous eûmes d'abord quelque difficulté à trouver le fort, qui n'était pas aussi près des montagnes que nous l'avions cru, sur les renseignements qu'on nous avait donnés. Heureusement, à 2 milles du fort, nous trouvâmes une famille indienne, à qui nous fîmes comprendre, quoique avec peine, que nous voulions nous rendre au fort et désirions avoir un guide. Un vieil Indien, à qui nous offrîmes un petit présent, nous y eut bientôt conduits. A notre approche, le major J.-H. Simpson vint nous recevoir, et, avec la meilleure grâce du monde, nous conduisit au fort, dont la chambre unique, avec ses deux lits, fut mise à notre disposition. A notre arrivée, M. François Mercier, chargé du poste de Newklukayet, et son collègue M. Napoléon Robert, étaient absents.

22 *mai*. — Ce matin, à trois heures, est arrivé M. F. Mer-

cier, qui fut tout ému et très-heureux de nous voir. C'est ce brave Canadien qui, le premier, avait fait les démarches pour attirer les Oblats dans le territoire d'Alaska. Il se mit aussitôt à genoux pour demander ma bénédiction. Tant d'empressement et de témoignages de respect de la part de ces messieurs firent impression sur l'esprit des sauvages, qui s'étaient d'abord montrés un peu froids. M. Simpson, en l'absence de l'interprète de la Compagnie, voulant adresser quelques paroles aux sauvages, me pria de les répéter en langage peau-de-lièvre à Silvain, qui les traduisit ensuite en loucheux, sa langue maternelle. Quand le major eut fini de parler, je pris la parole pour les entretenir un peu de notre sainte religion. Les Indiens présents m'écoutaient avec attention et semblaient approuver ce que je disais. Un bon chef sauvage prit à son tour la parole et dit qu'il avait cru remplir un devoir en nous recevant bien, lors de notre passage à son camp; qu'il s'était fait un honneur de venir nous toucher la main, et qu'il avait appris avec peine que quelques Indiens nous avaient refusé cette marque d'amitié; que, du reste, il ne fallait pas s'en prendre à eux, mais à M. Mac-Donald, le ministre, qui était venu quatre ou cinq fois leur défendre d'avoir aucun rapport avec nous. Nous fûmes tous indignés de la conduite déloyale de ce prédicant, et M. Simpson lui-même, quoique protestant, ne put s'empêcher d'en exprimer son indignation.

(A continuer.)
